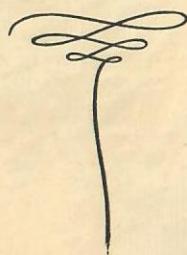


C.-R. SPILLMANN

Croisière
Maroc



Croisière

Maroc

Partir ! le rêve des jeunes et même celui des presque vieux qui ont peiné pendant quatre ou cinq décades et commencent d'ouvrir leurs yeux au vaste monde. Partir ! c'est préparer un projet, le mijoter, y revenir sans cesse, et un beau jour se décider à rompre la multitude des fils ténus de la vie quotidienne qui vous ont enlacé et lié sans qu'on s'en aperçoive.

Mon premier grand départ, ce fut une croisière en Egypte, Palestine, Syrie et Grèce. Faite en hiver, elle aurait pu être magnifique si des bouffées froides descendues du Caucase n'avaient semé de neige les sables de la Syrie et alors, si on rencontre sur sa route de nouveau l'hiver de chez nous, on est mieux chez soi.

Le second grand départ, le tout grand celui-là, ce fut le tour du monde avec le « Belgenland », en cinq mois, avec une remarquable alternance de tropiques et de pays froids. Je frissonne encore en pensant au Japon tout blanc, au golfe embarrassé de glaces du Petchili et à la Chine du Nord courbée sous la bise de l'Arctique. Mais quels souvenirs des régions chaudes, des Antilles, des Hawaï, de Manille, de Java et de l'Inde où pendant notre hiver jurassien, nous fondions dans une mince pelure de soie blanche.

Autre départ encore, plus restreint il est vrai, mais qui m'aurait paru démesuré s'il avait été le premier : une

visite à la région industrielle des Etats-Unis où l'on passe d'une usine à l'autre, où l'on frôle les industriels milliardaires et leurs vastes entreprises qui vous plongent dans un bain de modestie salutaire.

Et dernier voyage, — est-ce le dernier ? — la croisière de la Compagnie générale transatlantique sur le « France », avec départ le 6 avril de Marseille et comme but : les Baléares, Alger, Gibraltar, Casablanca, Lisbonne, Vigo, Le Havre.

C'est bref — vingt et un jours — mais c'est une si excellente occasion d'abrèger une de ces fins d'hiver si lentes à passer à La Chaux-de-Fonds, avec ses giboulées et ses pluies froides, que je me hâte de la saisir, avec huit autres concitoyens et concitoyennes, désireux de se détendre un peu au soleil de l'Algérie et du Maroc où l'été doit déjà pousser une pointe sérieuse.

On fait les malles avec ordre et soin, on croit avoir tout pris, le nécessaire et même le superflu et voilà qu'à la première étape on s'aperçoit qu'on a oublié, ah ! pas grand chose, la poudre dentifrice, tout simplement. Mes amis m'accusent volontiers d'être esclave de l'organisation et de la méthode et c'est vrai, l'ordre m'a si bien servi dans la vie. Aussi rien que ce minuscule manquement me met hors des gonds. Mais passons, il y aura mieux.

Au départ, le temps nous favorise. C'est déjà un petit printemps qui met des fleurs aux cerisiers et un peu de vert dans les champs.

De Genève à Marseille le printemps s'affirme, mais pourquoi faut-il que nous ayons pour compagnon de route un chat siamois à l'air ahuri sur ses longues jambes, aux yeux méfiants d'Asiatique ? Pourquoi faut-il encore qu'à partir de Lyon, où le compartiment se remplit, une dame reste assise dans le couloir, sur sa valise, avec un poupon dans ses bras, alors que monsieur le chat, toujours énigmatique, occupe une place entière et se prélassse sur les coussins ? Voilà de quoi mettre en rage n'importe qui, mais sûrement Rodolphe Spillmann.

Marseille est sous la brume, l'odeur spéciale du Vieux-Port, poisson et varech, s'épand dans les rues sous l'influence d'une brise du sud.

Nous passons une bonne nuit à l'hôtel « Louvre et Paix » et, au matin, nous embarquons sur le « France », splendide et luxueux « trois cheminées ». Mais quel nouveau contre-temps ! nos malles ne sont pas signalées, bien qu'expédiées par une agence une semaine auparavant. L'agence avait simplifié son travail en mettant les colis de deux passagers sous un seul nom et, sans la signature de l'inconnu qui détenait le double récépissé, impossible de rentrer dans mon droit. Enfin l'issue à cette énervante situation est trouvée... et les malles aussi, mais quelle secousse pour le diabète qui me tourmentait déjà bien trop.

Enfin je retrouve le calme dans le tohu-bohu du départ, à 15 heures. En route et réjouissons-nous des bienfaisantes journées de navigation. La mer est belle, la musique plaisante, la sortie de la rade magnifique. Quel tableau que cette ville presque orientale de Marseille qui s'allonge le long de la côte et qui grimpe haut contre les Alpilles !

On examine, d'autre part, ses co-passagers et l'on s'étonne d'entendre les accents rocailleux du « Berner tutch », au milieu d'un monde très mélangé où les Suisses constituent une minorité imposante d'une soixantaine de personnes.

Le coucher du soleil est resplendissant sur l'eau tranquille et dans un ciel sans limites. La table est bonne, l'humeur contrariée par les incidents déplaisants se rassérène, la paix de la mer nous envahit et c'est le cœur content qu'on dort sa première nuit à bord.

Par un temps radieux, le bateau accoste Palma de Mallorca, une jolie ville descendant sur la mer d'un bleu intense ; cent mille habitants environ.

J'avais imaginé les Iles Baléares, mollement ondulées, couvertes d'orangers et de citronniers piqués de fruits d'or. Comme c'est différent ! De hautes montagnes paraissant d'autant plus élevées qu'elles sortent

de la mer, font de ces îles, de Majorque devant nous, comme de celles que nous voyons surgir dans le lointain, des îles escarpées dont les roches plongent dans le bleu, laissant une grève seulement dans les renfoncements des rives.

Nous débarquons. La cathédrale vieille de 400 ans, me paraît de style espagnol assez sévère, beaucoup moins enjolivée que les églises flamboyantes que j'ai vues dans l'Amérique centrale. L'intérieur est sombre, de nombreuses femmes agenouillées sur les prie-Dieu ont la tête couverte du voile noir, comme en Catalogne, qui est très seyant. L'auto nous emporte dans un labyrinthe de ruelles pittoresques, aux maisons espagnoles, mais dont quelques-unes ont subi une influence mauresque. On sent que les Arabes on passé là au temps où ils dominaient l'Espagne et régnaient sur la Méditerranée. L'auto échappe à la ville et s'élance à travers une plaine verdoyante, plantée d'oliviers gris et de figuiers aux larges frondaisons. Nous montons, nous montons vers les montagnes rocailleuses jusqu'à la station de Valdamose, joli coin verdoyant caché dans la montagne, où se sont réfugiés autrefois Chopin et George Sand qui y ont passé un hiver pour cacher leurs amours — était-ce si nécessaire ? — et pour tenter de guérir le pauvre musicien poitrinaire. Valdamose était alors peu confortable, mal approvisionné et la maladie de Chopin s'est aggravée, d'autant plus qu'avec une compagne comme George Sand, autoritaire et sensuelle, il était difficile d'avoir le repos indispensable.

Aussi quelle étrange idée de venir ici, où il fallait monter à dos d'âne, alors que toutes les rives de la Méditerranée auraient été aussi favorables, plus accessibles et mieux installées pour guérir et même pour aimer.

Notre route continue en lacets descendants vers Soller, au-dessus de la mer. Nous descendons jusqu'au rivage où se trouve une petite auberge aux façons accueillantes, mais aux façons seulement, car la prépara-

tion du dîner me rendit rêveur : le poisson se découpait sur un tronc d'arbre, ailleurs, des mains d'une propreté toute relative ornaient de poignées de sardines une sorte de salade aux pommes de terre. Heureusement, nous étions trop nombreux pour la petitesse de l'auberge de la rive et je fis partie d'un groupe qui remonta au village même de Soller, une grosse bourgade d'allure méridionale, pauvre en hôtels, où nous dînons d'une manière moins pittoresque peut-être, mais du moins sans assister aux opérations culinaires.

Le pays est verdoyant, c'est un véritable verger de citronniers couverts de fruits odorants qui par le grand soleil et la poussière des routes, vous mettent l'eau à la bouche et semblent vous inviter à les cueillir. Le feuillage sombre et luisant fait valoir l'or des citrons et donne à la vallée un caractère tout particulier. Que nous sommes loin de nos sapins !

Le retour se fait, montant d'abord, descendant ensuite par les mêmes innombrables virages, la même plaine de figuiers et d'oliviers et les mêmes ruelles enchevêtrées de la ville de Palma. Mais quel abracadabrante spectacle que cette Suissesse allemande, pressée d'entrer en communication avec les natifs et qui entame une conversation dans sa langue à elle, avec une Espagnole à mantille noire, bien désireuse elle-même de comprendre l'étrangère et proférant de son côté des paroles de courtoisie.

Le strapontin, une simple planche, dont j'ai joui pour effectuer tous les virages de la journée, m'a vraiment fatigué et c'est avec plaisir que je réintègre le confortable « France » pour retrouver un fauteuil capitonné.

Départ le même soir et le lendemain à 7 heures, nous jetons l'ancre dans la rade d'Alger, à côté d'un croiseur anglais, élégant et formidable, le « Royal Sovereign ». Ce sera une de nos grandes distractions pendant notre bref séjour que de voir manoeuvrer les marins anglais. Tous les matins, après les travaux de bord, tous sur les rangs ; la Musique joue l'hymne an-

glais, puis la Marseillaise et d'autres airs. En travaillant à la manoeuvre, un de ces marins tombe à l'eau. Nous sommes émus, mais ses collègues rient, se tortent, lui crient des plaisanteries et lui jettent enfin une corde. Son premier geste, en reprenant pied sur le pont, est de palper ses cigarettes, pour voir si elles sont intactes.

C'est très intéressant d'observer la vie et l'activité sévère mais non dépourvue de gaieté de ce navire chargé d'affirmer sur toutes les mers du monde, la puissance de l'Angleterre.

Le lendemain 10 avril, toute la cargaison vivante de notre bateau — ou à peu près — s'entasse dans des autos-cars pour aller visiter les gorges de la Chiffa et le fameux Rocher des singes.

Quel beau pays et quelle belle saison. Ce n'est presque plus le printemps et ce n'est pas encore l'été. Les cultures sont régulières comme en une belle province de France. On pourrait s'y tromper si les villages arabes qu'on traverse n'affirmaient que nous sommes bel et bien en Afrique. On le sent à la flânerie générale, aux hommes grillant une cigarette appuyés contre les masures, aux gamins dépenaillés qui jouent, aux inoccupés regardant passer notre rapide caravane en se demandant comment ils pourraient carotter quelque chose. « L'Algérien est paresseux », nous dit notre guide. Et lui-même donc ! Les gosses ne connaissent pas les bienfaits de l'école obligatoire ; la mendicité et le chapardage leur font une mentalité de profiteurs mesquins et rusés. Il n'en est sans doute pas ainsi partout ; les villes doivent connaître l'organisation régulière de l'Europe et les enfants n'y sont pas laissés à eux-mêmes.

Nos cars nous arrêtent à la « Remonte », où sont élevés et dressés les meilleurs chevaux arabes destinés à l'armée. Quelles magnifiques bêtes, fines et élégantes ! On demande des détails à un domestique qui paraît aimer son métier et qui parle le français : « La mère du père de cette jument s'appelait Fatma. » Et son grand-

père ? La science du herd-book du bonhomme s'arrêtait là. Qui d'ailleurs, dans ces tribus arabes ou berbères, en sait aussi long sur soi-même ? Les adultes, comme les gamins, ignorent leur âge et le nom même de leurs grands-parents est effacé.

La route parcourt un pays plus varié, montueux, et nous descendons dans les gorges de la Chiffa où l'eau court, où les versants escarpés sont couverts d'arbres, de buissons et de broussailles. Il y a un hôtel de la Compagnie générale transatlantique qui enlève du pittoresque à cette région sauvage. Voici les singes qui accourent, la grande espèce vit sur un flanc de la vallée, la petite sur l'autre. Ils ne s'aiment pas et se battent à chaque contact, mais ils s'entendent fort bien pour se ruer sur le visiteur bienveillant qui ne se défend pas et pour fouiller ses poches. Un gros m'a chipé tout un paquet de chocolat qu'il a englouti en un instant, avec le papier.

Nous déjeunons à l'Hôtel de la Compagnie, nous essayons de comprendre cette nature si différente de celle de notre pays, moins fraîche, moins verdoyante, avec ses roches colorées qui crèvent la végétation grise.

Le retour se fait à travers d'innombrables villages indigènes aux odeurs redoutables. Nous rencontrons des hommes en burnous, montés sur de si infimes bourricots que les pieds des cavaliers écorchent le terrain, des cars de la Compagnie passent, les toits chargés d'indigènes.

Quelle pauvreté et que de guenilles que le soleil flamboyant fait paraître plus affreuses. Nous visitons une école de fillettes ou plutôt un atelier, un réduit sans fenêtre, où des enfants de 6 à 9 ans et jusqu'à 12 ans apprennent non pas les raccommodages mais la broderie.

Accroupies dans un réduit sans lumière naturelle, devant des métiers primitifs, ces fillettes au teint bistré, aux yeux de velours noir, tissaient et brodaient des choses d'une finesse inimaginable, sous la surveillance d'une vieille sorcière maure la baguette à la main. Quelle misérable jeunesse !

Et, pourtant, malgré les guenilles, malgré les odeurs, malgré le travail forcé, tous ces gens paraissent contents de leur sort.

Par les villages à l'arôme prenant, par les campagnes vertes et les vergers, puis par le bord de la mer, nous rentrons à Alger vannés, enchantés et un peu déçus : une mer si bleue et des gens si sales !

Une grosse attraction pour nos compagnons de voyage, ce sont les Casbahs. Pour qui ne connaît pas déjà la vie orientale et les quartiers arabes, c'est sûrement intéressant, mais on est vite rassasié de ce pittoresque étrange, parce que si les couleurs sont vives et claires, les odeurs sont vives aussi, mais d'origine obscure et toujours fâcheuses.

Imaginez des ruelles étroites, où le soleil ne pénètre pas, il se borne à illuminer les pans supérieurs des maisons, ces ruelles montent doucement, grouillent de gens de toutes sortes, d'enfants, de mendiants, d'estropiés tendant leurs moignons affreux. Dans les rues principales s'ouvrent, à droite et à gauche, des boutiques — on n'ose pas dire magasins — qui présentent les marchandises les plus diverses.

C'est la pâtisserie qui m'intéresse le plus !! Dieu me préserve de ne jamais y goûter.

Sous des voûtes, des hommes jouent aux cartes et vous jettent au passage des regards fuyants, d'autres, accroupis devant de petits tas réguliers de pistaches, n'ont pas l'air d'attendre des clients. Font-ils un autre métier ? Disent-ils la bonne aventure ? Ils sont, les uns et les autres, indifférents aux roumis que nous sommes.

Les femmes voilées, tout habillées de blanc, d'une étoffe pareille au linge éponge, passent et quelques-unes, malgré le fagotage de leur accoutrement, ont une certaine aisance qui résulte du balancement des hanches en marchant.

Quelqu'un me souffle dans l'oreille que, dans l'intimité, elles restent la figure voilée, mais qu'elles dé-

couvrent facilement tout le reste. C'est possible, mais je préfère ignorer.

Leur façon me fait penser, par opposition, à une vieille dame, notre voisine de table, qui aurait le meilleur motif pour être voilée, qui de plus ne peut presque pas marcher et qui revêt effrontément des costumes vert d'eau ou rouge flamboyant. Et avec cela une voix de moineau querelleur.

Encore un dernier coup d'oeil sur Alger, la porte monumentale, la place de l'Opéra, les remparts d'avant 1830, une visite aux merveilleux jardins d'acclimatation qui essaient toutes les espèces de plantes semi-tropicales, font des variétés plus productives et fournissent de conseils et de plants les colons. Nous allons voir aussi des compatriotes, M. et Mme Marquis. Enfin nous rentrons au bateau par un pont flottant sur lequel se sont installés des mercantis plus ou moins colorés mais tous plus bavards et insistants les uns que les autres, tous aussi liquident à vil prix ; ils donnent la marchandise, tapis, maroquinerie, souvenirs, ils ne la vendent pas. Mais l'appontement est secoué sans grâce, on a peine à tenir l'équilibre et je me demande comment est rentrée la dame aux robes voyantes, au caquet d'oiseau et aux dessous troublants ; j'aurais voulu voir ça.

Nous allons quitter Alger le soir, le navire de guerre anglais s'apprête aussi au départ. La veille, il y a eu grand bal à bord. C'était imposant de voir les officiers galonnés et chamarrés recevoir leurs invités de la ville, belles dames et messieurs en queue de morue, cravatés de blanc.

Sur le pont arrière c'était bal aussi, des simples matelots et des simples soldats au son d'un accordéon magistralement joué.

C'est bien ce bal qui était le plus réjouissant. Rien de plus plaisant que de les voir s'inviter avec force courbettes et minauderies ; ceux qui représentaient la danseuse appuyaient avec confiance et soumission la tête sur l'épaule de leur danseur, comme ils souhaitaient

que dans un vrai bal, la véritable danseuse fit à leur égard.

Comme ils ont raison, ces braves matelots de trouver que la vie est belle et de s'amuser si loin du home et de celles qu'ils se réjouissent de retrouver au retour.

En face, le « Royal Sovereign » est paré pour le voyage ; les matelots et les soldats sont alignés sur le pont ; on entend les ordres qui sont transmis par des pavillons hissés, la musique joue et bientôt, sous son panache de fumée, le croiseur-cuirassé disparaît à l'horizon.

Nous sommes partis d'Alger hier soir et ce matin, dimanche, une messe imposante est célébrée dans les salons et l'absoute est donnée aux marins perdus pendant la guerre. Le prêtre, de l'arrière du bateau, jette un rameau béni sur les flots.

Le temps se gâte. Une courte escale à Gibraltar permet une excursion dans cette curieuse ville serrée entre la mer et un rocher en pyramide. La visite est brève mais intéressante. Ce rocher gigantesque perforé de galeries et de batteries qui dominent la mer, cette petite cité où vivent 3000 soldats anglais et d'où tous les étrangers doivent s'éloigner à la tombée de la nuit, ces batteries rasantes alignées sur la rive, donnent une idée intense de la valeur de cette cité de la Méditerranée, début de la chaîne de forteresses qui jalonnent la route de l'Inde : Malte, Chypre, Aden et qui assurent la domination des mers à l'Angleterre.

13 Avril. — Depuis hier soir nous avons franchi les 3,000 milles qui séparent Gibraltar de Casablanca en passant, sans la voir, devant Tanger la blanche gouvernée par une sorte de condominium anglais, français et italien pour le Sultan du Maroc, maître nominal de la ville.

J'imaginai volontiers qu'on allait trouver à Casablanca une température tropicale, pareille à celle que j'avais rencontrée à la hauteur de la Floride à pareille époque. Mais non, il fait même une fraîcheur ravissante et très agréable.

Beaucoup de passagers décident d'aller à Marakech, ce qui représente quatre heures et demie d'auto-car. Ah ! non merci. J'en ai plus qu'assez de ces randonnées éreintantes. Quand on a traversé la Californie, de Hollywood à San-Francisco, qu'on a eu les reins moulus et remoulus, on ne recommence pas, même pour voir Marakech.

Ah ! Rabat, 100 km., oui, c'est encore supportable ! L'autocar qui va nous y conduire fait d'abord un tour de ville, comme il convient. C'est une ville champignon qui croît depuis quelques années démesurément. Magnifiques quartiers européens d'architecture pseudo-arabe, des avenues de palmiers ; les quartiers indigènes sont comme partout, pouilleux et mystérieux et le car nous y secoue comme des jetons de loto dans un sac.

A cet inconvénient sérieux, joignons le fait qu'une dame exige avec aplomb que toutes les glaces soient ouvertes. Nous voilà dans un courant à faire éternuer et moucher l'homme le plus solide, sans compter tout ce qu'il est aisé de prévoir en fait de bronchites, de maux d'oreilles, etc. Je réclame poliment, la dame n'entend pas ; je me plains plus fort, d'autres se joignent à moi, elle fait la sourde oreille. Mais c'est bientôt un cri unanime : « fermez donc ça » et l'obstinée voyageuse se soumet à la volonté générale menaçante.

La route suit le bord de la mer ; elle est excellente et c'est dommage que la voiture le soit moins. Notre plaisir de rouler est gâté par ce car fatigué. La campagne est verte — c'est le beau printemps du Maroc — mais moins bien cultivée qu'en Algérie. Pas d'arbres, de temps à autre un village de maisons ignobles ou de gourbis où les vieilles tôles enlèvent tout le charme de la construction paysanne arabe.

Comment peut-on vivre là-dedans ? On se demande si les habitants ne souffrent pas d'une absence totale de confort qui nous paraît intolérable. Avec leurs besoins minimes sont-ils au moins heureux ? Ont-ils moins de soucis que nous dans leur simplicité primitive ?

Evidemment le faux-col empesé ne tracasse pas les hommes, ni les festons de dentelle les femmes des champs, mais on se demande si leur vie n'est pas purement végétative ou animale.

Pour le savoir, il faudrait pouvoir rester un peu, les voir de près, palper leur vie, leurs moeurs, leurs idées essentielles, mais c'est là précisément l'inconvénient de ces croisières à grande vitesse ; on voit tout à l'allure rapide de l'auto, au vol, et l'instantané est remplacé par un autre instantané. On n'emporte qu'une image trop fugitive pour être durable et trop superficielle pour être conforme à la réalité.

Enfin, malgré le car grinçant, malgré la dame aux courants d'air, nous voici à Rabat ; le temps s'est remis au beau et l'impression s'en ressent. Contrairement à Casa, la ville européenne et la ville arabe ne se sont pas mélangées. Ici les villas, les beaux jardins, les avenues larges, là les ruelles tortueuses, les échoppes crasseuses, le pittoresque miteux de l'Afrique, mais aussi les élégantes arabesques et les entrées monumentales de la vieille cité barbaresque.

C'est là qu'on nous promène d'abord et chose curieuse, il me semble que nous ne faisons qu'entrer et sortir par les mêmes murailles. Il paraît qu'il y en a plusieurs, toutes plus ou moins ruinées. Elles sont habitées par des cigognes qui attendent notre printemps pour cingler vers le Nord, avant que les grandes chaleurs aient desséché les marécages marocains où elles trouvent leur nourriture.

Avec précipitation nous visitons les coins intéressants de Rabat, ceux du moins que le guide estime devoir être vus. Il y en a peut-être d'autres qui nous plairaient davantage, mais ils nous seront toujours inconnus.

Voici les Jardins de la Résidence — c'est le palais qu'habite le gouverneur quand il est à Rabat. Mais que de maux pour entrer. Le Sénégalais de garde, farouche, croise la baïonnette : « Pas permis, pas toi entrer ». « Personne entrer y a pas permis ». Rien à faire

avec ce troupiér qui ne connaît que sa consigne, on grommelle mais on l'admire.

Un de nos cornacs se détache du groupe et va s'adresser au bon endroit pour obtenir cette autorisation. On entre, on s'émerveille de ces motifs fleuris, de ces vasques, de ces eaux courantes qui ne réussissent cependant pas à atténuer l'ardeur du soleil.

Voici ensuite la Chella, un ancien quartier arabe démoli derrière un mur ruiné : une colline gris-vert au bas de laquelle s'élève le tombeau d'un sultan et de sa femme. Le vendredi — le dimanche musulman — des femmes voilées viennent s'y promener et y flâner. Devant le portail de la Chella, la voirie est en train de combler des trous ; des indigènes, à la file, viennent y déposer de petits paniers de terre — des couffins — puis ils retournent remplir plus loin, sans zèle, leur récipient. Ce travail va durer avec un procédé aussi simpliste ; il commence le matin à 6 heures et avec des moments de répit, continue jusqu'à 8 heures du soir, et cela pour dix francs français par jour. S'il est vrai que la vie pour eux est bon marché, ils ne gagnent tout de même pas de quoi faire des folies, et cependant, dit-on, les Marocains sont joueurs.

Il y a, paraît-il, en ce moment beaucoup d'étrangers à Rabat, aussi ne serons-nous pas logés dans le même hôtel. Nous mangeons donc au Transatlantique, près des Souks (bazars) et nous irons dormir au Central dans le quartier européen. Quelle scie ! Vraiment, ces excursions sont organisées avec une légèreté étonnante. Ces gens doivent se dire en lançant leurs cars sur la route : « Allons toujours, tout finira bien par s'arranger ». Oui évidemment, mais au détriment du touriste, de ses aises et de son humeur.

Quant à moi, j'aurais volontiers loué une voiture particulière avec un guide, j'aurais retenu une bonne chambre à ma convenance, j'aurais fait ce qui me plaît, j'aurais vu plus lentement ce qui m'intéresse et cela ne m'aurait ni coûté plus cher ni mis hors des gonds. Pour les dirigeants de caravanes, n'importe quoi est assez bon.

On m'a raconté plus tard que le groupe de Marakesch a été encore plus mal loti, une partie a dû coucher dans des wagons-lits !

Tout cela n'empêche pas Rabat d'être une ville marocaine caractéristique et intéressante.

Au matin suivant, lunch à l'Hôtel des Oudanas (Transatlantique) où le personnel est affolé devant une telle invasion de clients et où, naturellement, nous avons mal mangé. Enfin, un moment de répit. Je m'installe sur une chaise-longue dans la cour précédant l'hôtel et je me repose, de mes colères plus ou moins rentrées et de la fatigue en prenant un bain de soleil tamisé.

Mais qu'est-ce encore ? Un grand garçon du pays, la tête rasée, sauf la mèche traditionnelle réservée pour que Mahomet puisse tirer les siens au paradis, entre dans la cour et exhibe un immense singe dressé (à coups de bâton sans doute) à faire différents tours. Dans sa mèche unique il a planté une rose. Il est sympathique et son métier doit être lucratif.

Mais voici notre guide, un Cubain qui n'a certes jamais vu Rabat auparavant. Il enrégimente son monde et ouste ! en route. D'abord le marché indigène. C'est un poème : des marchands de légumes assis dans ou sur leur marchandise, des charmeurs de serpents entourés d'une foule d'admirateurs, tableau déjà vu en Inde, des conteurs d'histoires, l'écrivain public et tout cela dans la poussière, mais une poussière épaisse qui met un brouillard sur tout.

Ensuite la Tour Hassan, ancienne prison dont le guide, qui vient sans doute d'apprendre sa leçon, nous narre la tragique histoire des temps passés.

Et pendant qu'il raconte la mort des esclaves, des prisonniers, des pachas, des sultans et des cheiks, les mercantis font rage autour de nous ; c'est une race plus âpre et plus tenace que la glu et la colle forte. Encore faut-il se garder d'eux et de leur marchandise. Ne nous a-t-on pas prévenu que des tapis ou des cuirs achetés à ces gens-là ont procuré la lèpre et d'autres saletés aux acquéreurs !

Nous montons à cette tour non par des escaliers mais par un plan incliné intérieur, véritable chemin cimenté, pour arriver à une terrasse. Le guide raconte toujours, récite son boniment qui ne m'intéresse vraiment pas. La tour est haute, c'est juste, elle est inachevée comme c'est le cas pour ce qui n'est pas en ruines. Mais de sa plateforme, la vue est immense : la mer bleue, le Bou-Regreg, le fleuve descendu de l'Atlas élargi en estuaires où stationnent quelques pauvres bateaux, sur l'autre rive la petite ville blanche entièrement arabe de Salé, autrefois centre des corsaires marocains et, autour de nous, la ville de Rabat, les vieux quartiers aux toits plats rectangulaires coupés de ruelles qu'on devine et plus loin le quartier moderne, européen, aux constructions surgissant de verdure fraîches. C'est un tableau dont on se souvient.

Pour terminer cette promenade, plaisante quoique éreintante, allons aux jardins des Oudaïas, aussi entourés de murs sur lesquels perchent encore des cigognes qui considèrent cette affluence de gens d'un oeil indifférent et placide. Comme c'est fleuri, ratissé, arrosé, ravissant !

C'est surtout la terrasse qui nous plaît, où, bien assis dans d'excellents fauteuils d'un bleu profond, autour de petites tables, nous savourons le thé chaud aromatisé de menthe à la façon arabe. A côté, un banc encastré dans la muraille et couvert de nattes permet de s'asseoir comme les gens du pays, jambes croisées. Un vieux mur ruiné, à notre gauche, surplombe la mer. Il est tapissé de fleurs de couleurs vives entre autres de géranium-lierre odorant qui croît comme de la mauvasse herbe chez nous. On se croirait au paradis terrestre dans toute cette beauté restreinte à une terrasse qui ne laisse apercevoir de notre banc que quelques blanches maisons cubiques et un minaret plus lointain.

J'envie de vous dire mes impressions exactes, mais c'est vraiment difficile, disons plutôt impossible de décrire cette plénitude de repos dans un site si émouvant. Mais je retournerais volontiers à Rabat pour passer

des après-midi et des soirées délicieuses dans ce décor si intensément poétique de la terrasse des Oudaïas.

La nuit tombe, il faut regagner l'hôtel. En passant par les souks, je vois, en vente, des sauterelles frites à l'huile. C'est incroyable. J'aurais dû en acheter pour les montrer chez nous.

Voici le troisième et dernier jour de Rabat. On nous conduit à Salé, au delà du bras de mer qui forme l'embouchure du petit fleuve Bou Regreg et qui est un port peu profond accessible seulement aux bateaux de grandeur médiocre.

Salé est tout arabe, ville et habitants ; pas un Européen. En somme c'est une casbah, c'est-à-dire un bourg fortifié et entouré de murailles qui ne doit pas avoir changé depuis des siècles, depuis qu'avec Tunis et Alger, elle était le centre de la piraterie barbaresque, écumant la Méditerranée et l'Océan, courant sus aux bateaux européens et vendant comme esclaves les passagers et les matelots prisonniers.

Cité un peu morte à côté de l'animation de Rabat et qui a conservé chez ses habitants le mépris du chrétien avec le regret des temps glorieux. Rues étroites, passages voûtés, maisons sans fenêtres sur l'extérieur, odeurs spéciales, tout ce qu'il y a de plus musulman.

Une école arabe qu'on nous fait voir, montre des petits gosses assis à terre, aux figures brunes, aux grands yeux de velours qui ânonnent avec indifférence des versets du Coran.

Avant de quitter Rabat, ce même jour à 4 heures du soir, nous allons encore une fois prendre le thé parfumé au jardin enchanté des Oudaïas. On voudrait y demeurer, on voudrait qu'une Schérazade y raconte, durant les nuits langoureuses, les contes des Mille et une nuits. Il y a ce jour-là, à côté des mendiants attitrés, des Arabes de bonne compagnie au burnous propres, à la figure basanée, expressive et agréable. Il vient d'arriver aussi, à l'instant du départ, un fort contingent du T. C. S. de Zurich. Ces dames et ces messieurs font,

avec leurs propres machines, un voyage en Algérie et au Maroc. Ça, c'est le bon système.

Un gamin, marchand de cartes postales, s'adresse à ma jeune compagne qui refuse sa marchandise : « Demande à ton jeune homme de t'en acheter ». Ça m'a rajourni du coup.

Le retour à Casablanca, rapide, a été pareil à l'aller : reins courbaturés, humeur idem.

Devant le « France », sur le quai, c'est la foire et un tapage affreux. Tous les mercantis de Casa se sont donnés rendez-vous pour plumer comme il convient ces innocents touristes. Les offres se gueulent dans toutes les langues de la Tour de Babel, du grec et du syriaque à l'anglais et à l'allemand. Ils vous mettent sous le nez, ils vous jettent dans les mains, ils vous fourrent dans les poches tous les produits du Maroc dont quelques-uns me font envie. J'achèterais volontiers, mais les prix sont exagérément surfaits.

— Combien ce tapis ?

— Soixante francs.

— J'en donne vingt-cinq.

— Tenez, prenez, vendu.

C'est très couleur locale ce marchandage, à condition de le voir de loin.

Réfugiés au salon, bien tassés dans des fauteuils, nous voyons des éclairs sillonner le large et la pluie commence à tomber. Et voilà qu'entre une connaissance parisienne en séjour au Maroc et qui visite le luxueux bateau qu'est le « France ». Effusions !

A 10 heures du soir, le bruit des turbines fait tressaillir le bateau. Nous levons l'ancre, mais la sortie de la rade n'est certes pas facile pour un bâtiment de cette dimension.

Encore une déception de cette croisière : le parcours maritime est prévu pour la nuit, le jour est réservé aux excursions. Et moi qui me réjouissais de savourer le soleil printanier, le repos des longs trajets et de prendre dans la piscine ou la baignoire des bains ravigotants d'eau de mer, comme sur le Belgenland l'an passé !

Rien de ces beaux projets n'a pu se réaliser et le voyage en a été éreintant.

En somme, au Maroc, j'ai vu Rabat. De Casablanca il ne reste, déjà au départ, rien de bien précis ; je ne m'y suis pas même orienté et je ne m'y retrouverais pas. Une course en taxi revenait toujours au même point ; une sorte de tour de ville où je n'ai pas retrouvé le nord. Un enterrement arabe, quelques bâtiments du quartier indigène — et encore ne sont-ils pas plutôt à Rabat ? — c'est tout ce qui flotte dans ma mémoire. Le port et son animation, les grandes jetées d'accostage, oui, cela est bien acquis.

En route donc pour le Portugal. En seize heures de navigation, nous entrons dans l'estuaire majestueux du Tage, entre deux rives plantées de verdure et de maisons claires, villas et palais.

Tout le monde est sur le pont, par une chaleur torride telle que nous ne l'avons pas eue au Maroc et les costumes des tropiques sont sortis des malles, des plus étranges aux plus fashionnables — le mien, par exemple, taillé sur mesure par un Chinois à Hong-Kong — constituent une véritable mascarade. Et à ce moment-là, à La Chaux-de-Fonds, la grosse neige de l'hiver 1930-31 faisait des façons pour s'en aller.

L'aspect de Lisbonne n'a rien de spécial, c'est une bonne ville d'Europe, du type classique du XIX^e siècle.

Quand j'ai vu la passerelle du bateau au quai, j'ai presque eu peur de m'y hasarder ; elle est raide comme un escalier de poule. Allons-y ! on n'est pas un vétéran du Club Alpin pour craindre un si mince danger.

Pas d'excursion en troupeau cet après-midi, heureusement ! Vite un taxi, à la poste d'abord, une promenade en ville ensuite à l'allure la plus modérée.

Les rues de Lisbonne sont plaisantes, longues, ombragées, bien entretenues. Le cloître de Belem — aujourd'hui un orphelinat — où sont ensevelis, comme à St-Denis, d'anciens rois et, comme au Panthéon, des hommes illustres, est une vraie merveille d'architecture.

Ce n'est pas espagnol, ce n'est pas mauresque, ni renaissance, c'est d'une allure spéciale, donc portugaise, très aimable. Il y a un musée national des carrosses où figurent les voitures royales du temps des Bragance et de dynasties plus anciennes, décorées, dorées et compliquées. C'est intéressant, mais une confortable limousine est certainement plus adaptée au corps humain que ces vieilles guimbardes où il fallait se tenir droit pour recevoir l'hommage des populations respectueuses et enthousiastes.

Ce qui donne à Lisbonne un caractère spécial c'est l'homme de la rue, simple, bon enfant, c'est la femme, de la rue aussi, aux sourcils prononcés, à la voix grave, racée évidemment, ce sont les porteuses de poissons, avec leur panier en équilibre sur la tête, portant d'ailleurs aussi leurs souliers pour ne pas les user et marchant nu-pieds, courant aussi pour offrir plus vite leurs poissons ou leurs fruits de la mer.

Nous avons fini rapidement notre tournée pour ménager le lendemain et, rentrés à bord de bonne heure, nous avons enfin la joie de nous allonger un moment sur les chaises longues du pont et de reprendre notre souffle. Ah ! dans ces croisières, ce que le repos est bon !

Le 16 avril, nous quittons le bateau à 9 heures et parmi les cars qui nous attendaient sur le quai, nous trouvons une auto fermée que nous devons à la prévoyance de M. et Mme Vigne. A la bonne heure, ça va ! Traversant le centre, passant devant l'Hôtel de Ville, l'Arsenal de la Marine et d'autres beaux bâtiments, longeant l'Avenue Da Liberdade, nous constatons une fois de plus la beauté sereine de la ville et j'en suis à me demander pourquoi les Portugais si bien partagés et si tranquilles font une révolution, ratée généralement, tous les six mois. A leur place, je me bornerais à vivre heureux dans ce beau patelin. Ils sont donc sérieusement du Midi et ils ont besoin de changement et d'émotions révolutionnaires. Grand bien leur fasse.

Ce qui m'a frappé, c'est que de nombreuses habitations sont, à l'extérieur, revêtues de catelles colorées. Cela donne un air spécial de propreté. Et dans les villages traversés au cours de l'excursion, nous avons remarqué beaucoup de bonnes maisons dont la façade est traitée de la même manière. C'est agréable à l'oeil et cela donne un air d'aisance tout particulier au pays avec les cultures soignées et le type calme, coloré et bien marqué de la population.

Nous arrivons à Cintra, but de notre excursion et je ne regrette pas, cette fois-ci, les quelques heures d'auto que nous a imposées le programme.

Le pays est vraiment beau. De Cintra le panorama est charmant : la mer au fond, la plaine verdoyante, beaucoup d'arbres fruitiers, des collines bien marquées, l'atmosphère limpide et fine, un air de prospérité et de vieille civilisation, tout est réjouissant.

Cintra est au pied d'une montagne modeste dont le sommet est couronné d'une muraille. C'est l'enceinte du Château des Maures. J'ignore pourquoi ce nom, chez une nation qui combattit toujours les Arabes, mais enfin c'est ainsi.

Notre première visite fut pour l'historique Palais national avec ses deux immenses cheminées de 45 mètres de haut qui dominent les alentours. Il y a de belles choses à voir dans ce palais, entre autres des plafonds ouvragés et curieux. Une décoration doit symboliser le bavardage des femmes, la trouvaille est charmante et ne concerne sans doute pas que le Portugal.

Une visite qui ne figure pas au programme est celle de Montserrat. Cette propriété, autrefois un couvent, appartient à un Anglais — les Anglais dominent économiquement et financièrement le pays — qui a réuni dans un parc immense les plantes, les fleurs et les arbres les plus rares des pays tropicaux. C'est ruisseau de glycines, de camélias fleuris, de rhododendrons et d'espèces rares dont j'ignore le nom. Cela ne m'a pas empêché de les admirer et d'envier le propriétaire de tant de merveilles. Il paraît que tout cela est à

vendre pour la coquette somme de 25 millions de livres sterling. Avis aux amateurs !

Montons plus haut, à ce château maure de Pena, à l'altitude de 530 mètres, résidence d'été de la famille royale, alors que Manoël était maître de ce doux pays. La vue y est de toute beauté et le palais construit par un architecte allemand m'a l'air de ressembler à l'art de Munich. Les chambres sont telles que les a laissées la reine Amélie, quand elle a dû s'enfuir avec son fils. Voilà du moins des révolutionnaires qui ne saccagent ni ne brûlent ! Les meubles de ces appartements n'ont rien de luxueux ni de recherché. Je connais des bourgeois cossus qui ne s'en seraient pas contentés. Par contre, quel est le bourgeois de notre pays qui pourrait s'accorder le parc somptueux que nous descendons en multiples et audacieux virages ?

Nous rentrons à Lisbonne par Cascaes et Montestoril et ce nom me rappelle un incident de bateau. Il y a quelques jours, une affiche dans le hall donnait un télégramme adressé à M. de X., un monte-cou de la croisière : « Un porto d'honneur est offert aux passagers, à Montestoril, avec le gracieux concours de Miss Europe. Les billets d'entrée sont à prendre au bureau de renseignements au prix de fr... » Les gogos, éblouis par les titres et les particules se sont empressés d'aller verser leur finance. A Montestoril, pas de porto et encore moins de miss Europe qui se balladait sans doute ailleurs. Le prestige de M. de X. a dû en souffrir quelque peu dans son entourage de snobs et de go-beurs.

De retour au bateau, tout est tranquille, tous sont fatigués et l'on part dans la nuit.

Le Portugal, ce que nous en avons vu du moins, nous a paru un pays d'une paix unique, pas transformé par l'industrie, d'une activité mesurée, d'une couleur sobre et lumineuse. On voudrait y vivre dans la quiétude et la sérénité, malgré les petites révolutions périodiques que les Portugais s'accordent pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont en république.

A 7 heures du matin, le 27 avril, nous sommes à Vigo, port espagnol. Le « France » est mouillé en rade et nous avons débarqué au moyen de canots-moteurs. C'est le lendemain de la révolution. Le roi Alphonse vient de quitter son royaume. Ici, dans ce beau coin de pays, dans ce petit port actif, pas la moindre effervescence visible. Tout est calme. Attendons.

Des autos nous attendent pour nous conduire à Saint-Jacques de Compostelle, la ville des grands pèlerinages des siècles de foi religieuse intense et qui s'est enrichie par les pèlerins. En route donc. Mais notre chauffeur va comme un fou.

Toute la joie que nous ressentions de longer cette jolie baie gracieuse, ce fiord méridional et espagnol s'en va du coup. Vraiment notre homme perd la tête et court au suicide, nous entraînant avec lui. Il prend des virages à 60 à l'heure puis il se lance dans des chemins vicinaux toujours plus étroits et finit par nous perdre au milieu des champs, loin de toute habitation.

Je me sens des démangeaisons de lui tomber dessus, de le mettre knock-out et de prendre le volant. Une dame qui est avec nous est toute pâle.

Le motif de cette randonnée idiote, c'est que flotte sur son radiateur le drapeau tout flambant neuf de la République espagnole. Pour notre homme, cela représente la liberté, même la liberté de faire des « boeufferies », de filer à travers champs et de mettre les clients dans une situation idiote. Lui trouve tout cela amusant. On est en république, hein ! on peut faire ce qu'on veut.

Nous finissons par retrouver la bonne route.

Ce chauffeur est pareil aux guides qu'on nous a donnés et qui ont appris leur leçon la veille, pareil aux interprètes qui baragouinent quelques mots de toutes les langues et qui savent à peine la leur.

Après un voyage de 3 ½ heures, agrémenté d'une façon hors programme, donc assez fatigant, nous arrivons à Santiago de Compostelle qu'il s'agit de visiter toujours en vitesse à cause du temps perdu.

Et pourtant il vaudrait la peine d'y mettre quelques jours. Le quartier de la Cathédrale qui n'a pas changé sans doute depuis des siècles a des rues pavées de gros cailloux et de dalles, les maisons sont à arcades, souvent ornées de sculptures. La Cathédrale elle-même est un monde de sculptures, d'ornementation et de richesses. L'autel du saint en argent, ou lamé d'argent, renferme dans ses profondeurs les reliques miraculeuses de celui qui dans sa vie fit aussi des miracles. Nous visitons encore l'hôpital royal, l'Eglise San Martino de Sar.

Saint-Jacques est aussi une ville d'eaux. Il fallait bien remplacer les pèlerins par une nouvelle clientèle, différente mais également productive.

L'interprète — un nouveau — est épatant. Il porte sur sa poitrine de multiples petits pavillons qui représentent les pays dont il parle la langue, mais il sait à peine un peu de français.

La rentrée au port se fait par Villagarcia, à travers un beau pays, varié, en collines, mais étrange. On se dit : « c'est bien espagnol », sans pouvoir définir plus exactement ce caractère, différent de la France, plus coloré et dur, différent de la Suisse, si bien soignée et cultivée.

Au bateau, la danse des vagues commence, la mer très agitée promet une laborieuse traversée du Golfe de Gascogne. Pour le moment, la société éphémère du « France » se met en fête dans la soirée. C'est comme la plupart de ces festivités de voyage, une occasion de collecter de l'argent pour une oeuvre de bienfaisance. Dans le cas particulier, il s'agit des « Oeuvres de mer » françaises, sans doute les veuves et les orphelins des marins morts en mer. J'ai retenu de cette soirée une causerie éloquente et intéressante d'André Maurois sur le Maréchal Lyautey et le développement presque miraculeux qu'il a su donner au Maroc. La conférence fut suivie d'une vente aux enchères pas banale ; entre autres, un roman de Maurois, avec une dédicace autographe fit 2500 francs. C'était pour rien.

Heureusement qu'on avait choisi ce soir-là et non le dernier pour cette fête : les oeuvres de mer n'auraient pas bénéficié d'un centime le lendemain soir. En effet, la nuit déjà, c'est la tempête. Au matin, c'est pire ; il souffle un vent détestable, il fait froid, les vagues montent à l'assaut et, à table, il y a bien des places vides.

A la hauteur du Finistère, nous faisons nos malles pour débarquer demain au Havre. Comment ces valises et ces malles se sont-elles arrangées chez les voyageurs souffrant du mal de mer ? C'est une énigme. Je connais une de ces malades, si indifférente à tout, si vaseuse, qu'elle s'est relevée de sa couchette pour emballer tout, même ses chaussures, même ses pantoufles, si bien qu'à l'arrivée il a fallu qu'elle recherche de quoi se chauffer dans le tohu-bohu de sa malle.

Nous voici alignés pour le débarquement. Le temps est sombre, froid, le Havre est gris, blafard. Quelle différence avec le ciel tropical du Maroc !

Encore huit jours à Paris pour prendre l'air des boulevards et régler quelques affaires ; le temps pluvieux continue et c'est cela vraiment qui fait apprécier une croisière dans les pays du soleil.

En voyant l'asphalte luisant de pluie, on se reporte, sans même le vouloir, à la poussière de Rabat. Les massifs maigres encore des jardins publics appellent la comparaison avec les géraniums des murs des Oudaïas et avec la flore exubérante des parcs portugais. Il y a jusqu'à l'odeur fine de Paris qui crée une association d'idées avec les fauves relents des ruelles d'Alger ou du Maroc.

Et nous voici chez nous, en cette bonne Tschaux où le printemps a peine à fondre la neige et où les crocus jurassiens, d'une autre poésie cependant, appellent les soucis, les tracasseries des affaires quotidiennes. C'est le pot-au-feu qui succède aux dattes, aux oranges, aux fins hors-d'oeuvre du Midi, mais je me dis que, pour moi, le pot-au-feu a précédé toutes les joies savoureuses de la vie.

Et, à la prochaine randonnée !